

LETTRE D'UN PHILOSOPHE SUR LE SECRET DU GRAND ŒUVRE ECRITE AU SUJET DES INSTRUCTIONS QU'ARISTEE A LAISSE A SON FILS, TOUCHANT LE MAGISTERE PHILOSOPHIQUE

AVERTISSEMENT DE L'IMPRIMEUR

Bien que cette Lettre Philosophique n'ait été écrite, que pour répondre à la demande d'un ami ; néanmoins m'étant tombée entre les mains, et le plus habiles connaisseurs en la matière qui en fait le sujet, l'ayant trouvée pleine de remarques curieuses, solides et très importantes pour ceux qui s'appliquent à la recherche du Grand Œuvre ; j'ai cru que les vrais Philosophes ne sauraient bon gré du dessein que j'ai eu de leur en faire part.

Je n'ai rien à expliquer ici du sujet de cette Lettre ; cela se voit dès la première période. Je dirai seulement, pour ceux qui jusqu'ici n'ont pas connu Aristée, que c'est un Ancien Philosophe, dont Hérodote fait mention dans son quatrième livre, Chapitre premier. Il raconte plusieurs grandes chose qu'il a oui dire dans les villes de Cizique, et Prochonese, et si tout ce qu'il rapporte est véritable, il faut qu'Aristée ait vécu pour le moins quatre cent ans, par le secours de la médecine universelle, ainsi qu'on assure de quelques autres Philosophes, qui selon le rapport de Roger Bacon, dans le Livre des Œuvres admirables de la Nature, et selon Paracelse, ont vécu bien plus longtemps qu'Aristée.

Comme ce qu'il nous a laissé par écrit, ne porte pas moins le caractère d'un parfaitement honnête homme, que d'un très savant Philosophe, je n'ai pas douté qu'on ne fut fort aise de voir ses propres paroles à la fin de cette Lettre en la même Langue qui les a fait passer jusqu'à nous, mais pour la satisfaction de ceux qui ne pourraient pas les entendre en Latin, j'ai pris soin d'en faire faire une fidèle traduction qui rend parfaitement le sens des paroles d'Aristée, lesquelles sont véritablement pleine de mystère.

Cette traduction est de mot à mot, mais comme la personne qui s'est bien voulu donner la peine de la faire, a toute la pénétration requise en telles matières, je suis persuadé que ceux qui sont curieux sur ce sujet, auront lieu d'en être satisfaits.

J'espère aussi qu'on approuvera la méthode qu'on a suivi dans l'impression du texte et de la traduction d'Aristée, qui a été d'opposer le Français au Latin, et de le diviser pour ce sujet en autant de passages qui font un sens complet, afin qu'on puisse plus facilement en voir le rapport, et examiner les deux textes avec moins de peine.

LETTRE D'UN PHILOSOPHE

*Sur le secret du grand Œuvre écrite au sujet des Instructions qu'Aristée a laissées à son Fils,
touchant le Magistère Philosophique.*

J'ai reçu, Monsieur la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, depuis votre retour en Pologne. Je vous en suis sensiblement obligé, comme d'un témoignage indubitable de votre amitié ; je ne manquerai pas de lire tout aussitôt l'écrit d'Aristée traduit de la Langue Schite en Prose Latine rimée, et comme vous me l'avez envoyé, pour savoir mon sentiment sur la matière dont il traite ; je vous dirai

avec toute l'ingénuité qui se pratique entre les Philosophes, que j'ai été charmé du style singulier, et des raisonnements d'Aristée ; mais je ne l'ai pas trouvé moins jaloux du secret du grand œuvre que l'ont été tous les autres qui en ont écrit. Je ne fais pas difficulté de croire que les grandes choses qu'on dit de lui, mais particulièrement sur la foi de son écrit, qu'il a possédé ce trésor inestimable ; cependant il s'ouvre encore moins sur les premiers agents et sur la pratique, que n'ont fait Artéphius, l'Abbé Synésius, Arnauld de Villeneuve, Pontanus, Flamel, Paracelse, et plusieurs autres Philosophes Anciens et Modernes.

Comme vous m'avez fait connaître, en passant ici, que vous étiez persuadé que la rosée, ou l'esprit de l'air étant comme cette liqueur, qui selon le langage Philosophique, provient des rayons du Soleil et de la Lune, qui contient le principe qui fait végéter toute la nature, et sans lequel personne ne peut vivre, on pouvait, et même on devait croire, que cette matière universelle est le vrai principe, le premier être des être, et cet air subtil qui leur donne vie et la nourriture, selon ce que dit Aristée, d'autant que nous ne voyons point de matière dans la nature, qui cadre mieux à toutes les expressions des Philosophes, *eâ utitur omnis creatura*, dit le Cosmopolite, et par conséquent vous jugez qu'ayant ces grands avantages, il faut que cette matière à l'exclusion de tout autre, soit cette eau Céleste, et ce Mercure des Philosophes.

A considérer les écrits des sages nûment, et à les prendre à la lettre, il semble qu'il y ait un solide fondement dans cette opinion ; cependant il ne me sera pas difficile d'en faire voir l'équivoque, et de vous convaincre du contraire, si c'est là en effet votre sentiment ; j'aurais pour ce sujet un grand nombre d'Auteurs à vous citer ; mais ce serait entrer dans une grande discussion, sans nécessité, puisque vous les avez tous lus. Je me contenterai donc de vous faire faire réflexion sur ce que quelques-uns des plus grands Philosophes nous ont dit de plus positif, touchant les principes de cette science secrète.

Souvenez-vous, Monsieur, que les Philosophes conviennent touchant les premiers principes, qu'il faut laisser à par tout ce qui suit au feu, et qui s'y consume, tout ce qui n'est point d'une nature, ou du moins d'une origine métallique. Considérez qu'il faut une eau permanente, qui se congèle au feu, tant par elle-même, que conjointement avec les corps parfaits, après les avoir radicalement dissout. Donnez après cela à la pure rosée, ou à la seule liqueur tirée de l'air par elle-même, telle préparation, et telle forme qu'il vous plaira, vous serez obligé d'avouer au bout du compte, que dans tous ces procédés, il y a plus de curiosité, que de solidité, et qu'il n'est point au pouvoir de l'homme de changer la nature d'un être, ni de faire d'un principe universel, si toutefois on pouvait l'avoir tel, un être particulier, il n'y a que la nature qui puisse faire elle-même.

Les Auteurs que j'ai cités, et une infinité d'autres, peuvent aisément persuader de cette vérité à tout homme de bon sens ; mais je ne dois pas passer sous silence Basile Valentin, j'avoue que je lui suis redevable d'une grande partie des plus solides lumières que j'ai acquises dans cette divine science. Voyez comme il parle dans ses douze clefs, et surtout dans la seconde : mais voyez particulièrement ce qu'il a écrit dans le petit traité qu'il a écrit, *de rebus naturalibus et supernaturalibus*, aux Chapitres des esprits des métaux. Il montre en termes clair, quels corps il faut joindre et détruire, pour obtenir cette liqueur spirituelle si recherchée de tous les Philosophes.

Il se peut faire néanmoins après cela, que vous croyez encore pouvoir faire cadrer votre prétendu principe unique et général, avec le ferment de quelques-uns des plus solides Philosophes, et je vois bien qu'Aristée vous plaît plus qu'aucun autre, parce que vous jugez qu'il établit absolument votre matière pour la seule et vrai matière philosophique ; mais je veux bien ne me servir que des propres paroles de cet Auteur, pour vous faire voir tout le contraire de ce que vous vous figurez ; j'espère même

qu'après cela vous tomberez d'accord. Qu'Aristée est tout à fait éloigné d'entendre parler simplement de l'air, sous quelque forme qu'on lui puisse donner, par aucun artifice, si ce n'est de cette admirable matière dont le Cosmopolite dit que l'eau Philosophique est extraite des rayons du Soleil et de la Lune.

Vous savez que je serais assez bien fondé de prendre les paroles d'Aristée dans un sens mystérieux, quand je n'aurais d'autre raison pour cela, que parce que c'est une vérité reçue de tous ceux qui ont quelques connaissances des Auteurs du grand Œuvre, savoir que les Philosophes proteste eux-mêmes, qu'ils ne nommeront jamais de leur véritable nom, les premiers agents, ou les principes : si quelques uns l'ont néanmoins fait, ça été d'une certaine manière plus propre à donner à entendre aux simple toute autre chose, que ce qu'ils nous ont dit. Il est donc constant que les Philosophes ne doivent pas être entendus selon le sens littéral, et qu'ils ont tous généralement sujet à interprétation, lors même qu'ils semblent parler le plus clairement ; mais pour ne me servir que de votre Aristée, voici des Arguments tirés de lui-même qui seront plus précis et qui vous feront être de mon sentiment.

Alimenta omnia (dit-il) fontem artestantur;
Cúm ex eo vivant res, unde nutriantur.
Piscis aqua fruitur, infans matrem sugit.
Per vitam, principium cognoscitur rerum;
Vita rerum aer est, ergo principium rerum.

Selon ce Philosophe, chaque être vit d'une nourriture qui est propre et spécifiée pour son essence et pour sa nature, et cette espèce de nourriture nous fait voir qu'elle est son origine : comme donc la nourriture de l'animal est toute différente de celle de la plante, et que celle de la plante ne 'est pas moins de celle des minéraux et des métaux, il est par conséquent indubitable, que l'origine de tous ces différents être, a des principes tout différents, et qu'un même et simple air n'est point la vie, et la nourriture de toutes les diverses espèces d'êtres qui sont dans la nature ; cela ne souffre point de réplique ; si ce n'est que vous vouliez remonter jusqu'au premier chaos, duquel Dieu a formé toutes choses. Mais vous n'ignorez pas, que ce n'est pas de ce chaos que le Philosophe doit tirer ses principes.

D'où vient donc, Monsieur, que des mêmes principes d'Aristée, je tire une conséquence toute contraire à celle qu'il semble tirer lui-même ? cela ne vient, comme vous allez voir, que de l'équivoque du terme air, dont il s'est servi pour cacher le mystère aux profanes, car vous remarquerez que chaque espèce d'être a une espèce d'air, qui est sa vie, son principe et sa nourriture, c'est en ce sens qu'Aristée parle avec beaucoup de fondement : en effet la nourriture, ainsi que le principe de chaque être, de quelque espèce qu'il soit, n'est ce pas une essence d'une nature toute aérienne ne faut-il pas que l'estomac de l'animal change par la digestion, la nourriture grossière qu'il prend, en une vapeur subtile qui se condense en un suc visqueux et nutritif dans toutes les parties qui en sont entretenues, pareil à ce même suc tout spirituel, qui est le principe de sa génération. L'humeur de la terre n'est-elle pas changée de la même sorte dans la plante, par la vertu du germe qui est dans la semence ? N'est il pas constant aussi que la vie et la nourriture des minéraux, et des métaux dans les entrailles de la terre, est un air et une vapeur grasse empreinte de soufre métallique ? C'est cet air, et cette vapeur grasse et mercurielle qui est le sujet de la recherche de tous les Philosophes ; parce qu'en elle réside la vie, le principe, l'efficace de leur Mercure que leur pierre produit, et qui produit leur pierre.

Comme ce serait vouloir s'aveugler à plaisir, que de dire que cette substance aérienne, qui est la vie des plantes, des animaux et des métaux, est véritablement et sans aucune différence, ce même air qui environne la terre, ou bien une autre substance qu'on pourrait tirer et préparer par quelque artifice tout extraordinaire ; nous devons tomber d'accord, que les véritables Philosophes disent toujours vrai,

lorsqu'on les sait interpréter avec un grain de sel. Le sens que je viens de donner à Aristée, est si naturel, qu'il se donne à lui même cette interprétation, lorsqu'il donne en même temps occasion aux simples d'entendre tout autre chose.

Piscis aqua fruitur, infans matrem sugit.

Pour nous avertir par là, (comme je viens de dire) que la même différence qu'il y a entre la nourriture de chaque espèce d'être, se trouve aussi dans leur vie et dans leur principe, auquel il ne donne ce nom général et univoque d'air, qu'à cause de l'Analogie, qu'il y a entre l'air que nous respirons, et la substance aérienne, qui est l'âme, la vie et la nourriture différente de chaque espèce d'être ; c'est là, Monsieur, la pensée d'Aristée, et de peur que nous en doutions, il l'explique encore plus clairement en termes exprès.

Reparari attamen una creatura, cum nequeat, nisi in propria natura.

Il n'y a point de vérité dans toute la Philosophie mieux établie que celle-là. Comment serait-il donc possible d'améliorer un métal autrement, que par une substance métallique très pure et exaltée à son dernier degré de parfaite teinture, et de fixité, par une longue décoction dans la liqueur mercurielle que les Philosophes décrivent ? Il faut donc entendre avec Aristée, et tous les autres semblables Auteurs, que cet air, ou cette essence aérienne dans laquelle consiste toute la puissance de chaque être, se doit chercher en premier lieu pour le grand Œuvre dans les corps métalliques, et c'est en quoi on voit que tous les Philosophes s'accordent, lorsqu'on veut se donner la peine de méditer profondément sur ce qu'ils nous ont voulu dire, ou plutôt ce qu'il plaît au Ciel de développer les ténèbres de nos entendement, pour voir à découvert les mystères de la nature ; mais sachez, Monsieur, qu'il ne faut jamais vouloir être trop sage : car comme la nature est toute simple, ses opérations ne consistent pas dans les subtilités que l'esprit va s'imaginant continuellement.

Bien que quelques Philosophes assurent qu'il est plus difficile de trouver la matière, que de la préparer ; je vous dis en vérité, Monsieur, qu'il est beaucoup plus difficile aux enfants de l'Art, de préparer la matière que de la trouver ; car c'est dans ces opérations, que consiste le Magistère de la science. Vous pouvez l'apprendre du même Auteur, qui a néanmoins dit ailleurs le contraire de la vérité que je vous avance, d'autant qu'il avoue ensuite, que *Soluto sulfure, lapis erit in promptu*. Mais quel est le procédé de cette solution ? Si je vous le laisse à deviner, vous y rêverez assurément longtemps sans le pouvoir découvrir ; car tous les Philosophes font généralement profession de le sceller, et votre Aristée ne le cache pas moins soigneusement que les autres.

*Est clavis aurea (dit-il) scire aperire
Fores, et aere aerem haurire,
Ignorato siquidem quomodo piscatur
Aer, impossibile est quod acquiratut
Id, quod morbos singulos, et universales
Sanat, etc.*

Il se garde bien de découvrir la manière d'ouvrir ces portes, de faire l'air des Philosophes, et de tirer l'air de l'air ; sans quoi toutefois, il est impossible de réussir dans l'Alchimie ; il se contente seulement de recommander une seconde fois, de bien apprendre ce grand Art.

Disce ergo, fili mi, aerem catare,

Disce clavem auream naturae servare.

Je ne pense pas, Monsieur, que vous croyez qu'Aristée ait ingénument révélé le secret des sages dans le procédé qu'il a décrit ensuite. Vous avez trop de lumières, pour ne pas voir qu'il ne parle qu'allégoriquement quand il conseille de recueillir l'air condensé autour d'un vase par le moyen de la neige, ou de la glace ; d'en remplir autant de vaisseau qu'on voudra ; d'en mettre dans un œuf philosophique ; de le sceller hermétiquement ; et de la faire passer par tous les régimes.

Vous savez fort bien que de tout cela, il ne s'en peut rien faire de bon : mais aussi je ne sais si vous pénétrez le mystère, qui est contenu dans cette allégorie, et si vous entendez ce que signifient cette neige, cette glace, cet air condensé, cet oiseau qui prend l'oiseau ; je puis du moins vous assurer que ces termes signifient tout autre chose, que ce qu'ils semblent signifier. Aristée lui-même vous avertit que ces termes renferment un grand mystère : car il dit,

*Nosce aerem possunt creaturae ?
At captare aerem, clavis est naturae.*

Ce serait en effet une chose bien aisée, s'il n'y avait qu'à condenser l'air, par le moyen de la neige ou de la glace, même aux rayons du Soleil en plein midi, pendant les plus grandes chaleurs ; c'est pourquoi ce Philosophe ajoute en même temps avec beaucoup de raison.

*Secretum hoc magnum est, et superhumanum,
Ex aere sumere celeste arcanum.*

C'est véritablement un secret qui passe la portée ordinaire de l'esprit de l'homme : toutefois Aristée fait faire sur cela une réflexion de laquelle dépend tout le secret du grand Œuvre, et s'il ne le découvre pas mieux que les autres Philosophes, il en dit toutefois assez, pour détourner de toutes vaines imaginations les enfants de l'Art, et pour faire connaître aux adeptes, qu'il possède comme eux ce grand trésor.

*Piscis pisce capitur, volucrisque avi,
Aer quoque capitur aere suavi.*

Remarquez bien ces paroles, elles renferment tout le secret de l'air des Philosophes que le Cosmopolite nous expose sous le nom de l'aimant Philosophique ; lorsqu'il dit, *aer generat magnetem, magnes vero generat, vel facit apparere aerem nostrum* ; c'est-là (dit-il) l'eau de notre rosée, de laquelle se tire le salpêtre des Philosophes, qui nourrit, et qui fait croître toutes choses ; il en faut donc venir touchant cet air, au principe que je viens d'établir, chercher cet admirable aimant, cet air qui prend l'air, et ne pas oublier que la matière des Philosophes monte premièrement de la terre au Ciel, puis elle redescend du Ciel en la terre, et reçoit ainsi la force des choses supérieures et inférieures ; car ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas. C'est l'oracle infallible du véridique Hermès.

Vous voyez par là, Monsieur, combien on est éloigné des véritables principes du grand Œuvre ; lorsqu'on s'applique à chercher seulement une essence simple, universelle et commune généralement à tous les êtres, dans l'espérance de pouvoir par elle-même la spécifier et identifier à la nature métallique. Une pareille essence ne se peut trouver dans la nature, il n'est pas même moins impossible de se la figurer, qu'il l'est de comprendre la matière première d'Aristote, ou une substance sans forme, propre à recevoir toutes les formes ; car dès que vous aurez pu comprendre cette matière universelle, et que vous

lui aurez donné par conséquent une forme, elle cessera d'être universelle, et ainsi elle deviendra inutile à votre dessein. Il faut donc suivre le conseil des Philosophes, laisser là la matière éloignée, et prendre premièrement la matière prochaine, la purifier par la corruption, en tirer l'âme et l'essence par le feu, et ensuite l'âme de l'âme, et par ce moyen l'air de l'air et la quintessence dans laquelle réside la vertu et l'énergie de la pierre. Notez bien cela.

De sorte, Monsieur, qu'il n'est pas étonnant qu'après dix, vingt et trente années d'expérience, on soit souvent aussi peu avancé, que le premier jour, dans la connaissance des véritables principes, ou du moins dans celle de leur véritable préparation ; c'est à dire, de la manière d'extraire cet air, et cette eau bénite si estimée de tous les Philosophes : mais pour ne pas vous laisser sans conclusion, ou du moins sans vous donner quelques lumières plus particulières de ce grand secret, voici touchant les deux points principaux quelques remarques importantes ; vous pourrez les avoir déjà faites aussi bien que moi, mais il pourra être aussi que vous n'y aurez pas fait les même réflexions.

Les premiers principes de la pierre des Philosophes sont représentées par les uns en diverses figures d'animaux, et par les autres ils sont décrits en termes équivoques et allégoriques, cependant ces figures, ces équivoques et ces allégories sont toujours éclaircies, ou par les mêmes Philosophes, ou par d'autres qui ont été moins réservés sur ce point, ou moins scrupuleux. Les modernes, comme le Cosmopolite, Despagne et Philalèthe ont assez clairement fait entendre les premiers agents, mais touchant leur véritable préparation, ils nous ont jetés dans des labyrinthes, d'où l'on ne peut sortir heureusement. Basile Valentin est celui de tous les Philosophes, qui nomme comme j'ai dit, plus clairement et sans équivoque les premiers principes de l'Œuvre, il les appelle de leur propre nom, et ne cache que la manière de les corrompre et d'unir leur âme et leur esprit, qui produisent ensemble le Mercure des Philosophes ; vous verrez cela dans les endroits que j'ai cité ci-dessus, sans qu'il soit besoin de le répéter.

Flamel dit que les premiers agents, que les Philosophes ont cachez, sont les deux Serpents qui s'entre-tuant, s'étouffent dans leur propre venin, qui les change après leur mort en une eau vive et permanente. Arnaud de Villeneuve dans sa lettre au Roy de Naples, appelle la matière prochaine de l'air et du feu des Philosophes, le composé ou la pierre qui contient une humidité qui court dans le feu, remarquez bien cela, car les enfants de la science et de la sagesse doivent le trouver fort intelligible, c'est cette pierre, qui n'est pierre que par ressemblance, et non par nature ; mais ni Arnaud, ni aucun Philosophe n'a voulu décrire précisément les simples qui font cette admirable compose. Les uns disent qu'il est fait de deux, les autres assurent que c'est un assemblage de trois natures différentes, mais d'une même origine, et d'autres écrivent qu'il y a quatre Agents qui font tout le composé ; cependant il est certain qu'ils ont tous dit la vérité sous divers égards, mais je trouve que Paracelse est celui de tous, qui comprend en moins de mots tout le Magistère de l'Art.

Physicorum tincturae materia (dit-il) *est quaedam res, quae quidem ex tribus essentiam unam arte Vulcani transit.* Et immédiatement après il ajoute que cette matière ou ce composé peut être transmué en aigle blanc par le secours de la nature, et par l'adresse de l'Artiste ; voilà le grand point, il a beaucoup dit jusque là, et s'il avait voulu, il aurait pu achever en deux paroles, mais c'est sur quoi tous les Philosophes se sont condamnés au silence, de sorte que Paracelse se contente, de conseiller de prendre seulement le sang du Lion et la glue de l'Aigle.

Il me serait aisé d'écrire un volume entier touchant la concordance des Philosophes à l'égard des premiers Agents, mais je crois que vous ne trouverez pas mauvais, que pour le présent, je n'en dise pas d'avantage. J'ajouterai seulement ces paroles de l'Abbé Sinésius. La matière des Philosophes est de telle

sorte qu'elle tient le milieu entre le métal et le Mercure, elle est en partie fixe, et en partie non fixe, autrement elle ne tiendrait pas le milieu entre les métaux et le Mercure. Voilà une très belle description du composé des Philosophes, qui renferme dans son cœur l'eau et le Mercure Philosophique, mais pour vous dire encore quelque chose de plus particulier, se vous ferai remarquer, que comme le composé, qui est la première eau, ou la première humidité des Philosophes, se fait par la destruction des corps ; de même l'eau qui est l'âme, l'esprit et l'essence du composé, ne peut s'extraire qu'après la destruction du même composé. Remarquez bien ceci, car c'est ce qui est la seconde Clef de l'Œuvre, le mystère des mystères, et le point essentiel de cette sacrée science. C'est ce qui ouvre les portes de la Justice et les prisons de l'enfer, dit le Cosmopolite. Enfin c'est par le moyen de cette opération qu'on voit couler du pied du rosier fleuri, cette précieuse fontaine dans laquelle les seuls Philosophes ont le bonheur de puiser cette céleste liqueur.

Comme donc ce point qui regarde la seconde préparation de la matière, et qui renferme le secret du Mercure Philosophique, est le plus important de tous, c'est aussi celui dont les Philosophes ont été les plus jaloux. Paracelse ne dit autre chose sur ce sujet, sinon, que l'Artiste composé certains simples, et qu'après les avoir corrompus, selon leur exigence, il en prépare une autre chose, laquelle devient ensuite un être, qui a plus de puissance que la nature même n'en a. Ce sont là les deux premières opérations bien marquées, ce sont les deux premiers tours de roue, qui en contiennent chacun trois, il ne reste plus que le troisième tour, qui selon le dire des Philosophes, n'est qu'un jeu de femmes, c'est pourquoi je ne vous en dirai rien, les Livres en traitent suffisamment, il vaut mieux que je m'arrête encore à ce second tour de roue, et à cette extraction de l'air de l'air, selon Aristée. Cet air de l'air est le feu, l'eau et la terre des Philosophes, et tout cela n'est qu'une seule chose tirée du composé aussi bien que des rayons du Soleil et de la Lune, c'est ce qui lui donne ces quatre natures élémentaires, entre lesquelles excellent seulement les deux qualités actives, savoir le chaud et l'humide, qui font toute sa fécondité.

J'ai encore à vous dire un grand secret, qui est que cet air et ce Mercure des Philosophes, n'est pas un véritable Mercure en toutes choses, c'est à dire, ni en ses qualités extérieures, vu que c'est une essence mercurielle, ni en ses qualités extérieures, vu que c'est un feu dévorant, et le plus actif de tous les Agents ; c'est un air épaissi, duquel non seulement tous les métaux (remarquez bien ceci) mais encore tous les Mercures des métaux sont engendrés. Voilà un grand mystère, Monsieur, que vous ne trouverez point si clairement développé dans aucun Philosophe : aussi ce serait m'exposer à leur anathème, que d'en dire d'avantage. Vous voyez donc que le plus grand de tous les mystères Philosophiques, c'est de savoir puiser cet air, ou cette substance aérienne, dont les vertus sont inénarrables, c'est aussi ce qui fait dire à Aristée.

Ignorato siquidem quomode piscatur Aer, impossibile est, quod acquiratur, etc.

Le Cosmopolite dit la même chose en d'autres termes. Qu'il faut savoir cuire l'air, jusqu'à ce qu'il soit fait eau, et ensuite non-eau ; cela se trouve manifestement dans l'opération de ce mystère, que la variété des expressions Philosophiques ont rendu impénétrable ; *hauritur miris modis*, dit le Cosmopolite, et ce pendant, je vous dis en vérité que c'est un procédé purement naturel, auquel l'Artiste peut moins faillir qu'en toute opération. Je veux bien encore vous développer un autre mystère, Monsieur, avec cette sincérité Philosophique qui se pratique frère à frère. Vous trouverez sans doute que c'est beaucoup plus que n'en ont dit tous les Philosophes. Je vous dirai donc sur ce point qu'outre les raisons que vous savez que les sages ont eu, pour ne pas relever les secrets de la sagesse aux sots et aux méchants, ils en ont eu une toute particulière, et fort secrète, savoir que le plus grand de leurs mystères, n'est en effet mystère, que parce qu'ils l'ont voulu rendre mystérieux, car les enfants de l'Art, qui feront réflexion sur la

possibilité de la nature, et qui ne se laisseront pas aller à de vaine subtilités, verront ce mystère à découvert partout ailleurs, que dans les Livres des Philosophes. Ils trouveront en mille endroits cette manière naturelle de vivifier les principes en une seule essence, qui fait ensuite d'elle même, et qui accomplit le grand Œuvre, par l'aide d'un feu gradué, qui en est la nourriture.

Je m'assure, Monsieur, que vous serez satisfait, des importantes vérités que je viens de vous dire, et je m'assure aussi que vous avouerez qu'elles sont très solides, si après avoir reconnu les principes de cette sacrée science, et après avoir fait cet admirable composé, qui tient le milieu entre le métal et le Mercure, vous voulez bien vous arrêter dans la simplicité de la Nature, et considérer sa possibilité, comme j'ai dit, sans vouloir être trop sage. J'espère que par ce moyen vous aurez l'accomplissement du Magistère, ou du moins vous en approcherez de si près, qu'un tour de main pourra perfectionner l'ouvrage.

Mais de peur que vous ne me croyiez, Monsieur, aussi envieux que les plus réservés des Philosophes, je veux bien vous faire sur ce sujet une autre remarque, qui seule peut contribuer autant que tout ce que je viens de dire, à dissiper les nuages qui enveloppent ce procédé mystérieux : c'est que les Auteurs vulgaires, qui font plusieurs opérations sur la même matière des Philosophes, ne sont en aucune façon mystérieux sur ce point, parce qu'ils ne connaissent pas ce qu'ils tiennent entre leurs mains, pour être ce qu'il est en effet, de sorte qu'ils en montrent assez aux Philosophes, qui pénètrent d'eux-mêmes dans la profondeur des secrets de la nature, et s'il manque quelque degré de perfection à ce que ceux-là enseignent, le sage sait y suppléer de lui-même. Les Auteurs vulgaires ne font pas cette importante réflexion, savoir, que les Philosophes disent que leur Mercure est un très grand venin, qui néanmoins par la décoction, devient une excellente médecine.

Vous devez, Monsieur, après cela être content de moi, puisqu'on ne peut guère parler, ni plus sincèrement, ni plus intelligiblement ; je veux toutefois tâcher de me faire encore mieux entendre par ces paroles essentielles de l'Abbé Sinésius, qui dit, que le Mercure des Philosophes n'est point le Mercure du Vulgaire, ni du Mercure du Vulgaire en tout ; et moi pour parler beaucoup plus clairement que lui, je vous dis, qu'il n'est pas non plus le Mercure d'aucun métal ; mais le Mercure des Mercures des métaux, l'eau Pontique, le vinaigre très aigre, le feu et l'humeur visqueuse des Philosophes.

Je vais finir, Monsieur, par une réflexion qui n'est guère moins importante que les précédentes, savoir, que le Mercure du Vulgaire, quelque animé qu'il puisse être de soufre métallique, ne peut jamais être le Mercure des Philosophes, tant qu'il est véritablement Mercure. Remarquez bien ce que je dis, il n'est point en cette qualité la première matière des métaux, il est véritablement un des sept, et tout ce que le plus grand Artiste en pourra produire, ne sera jamais qu'un métal, ou un précipité inutile, et non une teinture fondante, pénétrante, et fixe. Le Mercure tant qu'il est Mercure, est toujours froid et humide, bien loin d'être ce feu dévorant qui détruit tout ce qui lui résiste. Méditez, s'il vous plaît, sur toutes ces considérations, et souvenez-vous que selon les Philosophes, leur Mercure a ses propres minières, d'où ils le tirent, et cependant il est originairement dans une seule chose, c'est à dire, dans ce composé, et dans cette pierre d'Arnaud de Villeneuve, qui contient cette humidité, qui noircit, qui blanchit, qui rougit, et qui parfait l'Œuvre, lorsqu'elle a reçu la force des puissances célestes.

Il est temps que je finisse, vous trouverez vous-même qu'en voilà bien assez, puisqu'en voilà plus qu'aucun Philosophe en particulier, ni plusieurs Philosophes ensemble, n'en ont jamais dit ; vous tomberez même d'accord, qu'outre que j'ai parlé intelligiblement, j'ai de plus parlé dans l'ordre naturel des opérations, ce qui ne se trouve pas dans les livres ; de sorte que *filis artis haec sufficiunt* ; je souhaite de tout mon cœur, que vous en puissiez faire un bon usage, et que vous ayez lieu d'être

entièrement persuadé, qu'on ne peut être avec plus de sincérité, ni plus d'estime vraiment philosophique, que je suis, Monsieur, Votre très humble, et très obéissant Serviteur.

A.....le 9 de Mai 1686.

Traduction des paroles d'Aristée à son Fils, faite sur la prose rimée Latine, qui a été composée sur une Copie écrite en caractère, et en langue Schite.

1 Mon fils, après t'avoir donné la connaissance de toutes choses, et t'avoir appris comment tu dois vivre, et de quelle manière tu dois régler ta conduite par les maximes d'une excellente Philosophie;

2 Apres t'avoir instruit aussi de tout ce qui regarde l'ordre et la nature de la Monarchie de l'Univers.

3 Il ne me reste autre chose à te communiquer, que les clefs de la nature, que j'ai jusqu'ici conservées avec très grand soin.

4 Entre toutes ces clefs, celle qui ouvre le lieu fermé, tient sans difficulté le premier rang ; elle est la source généralement de toutes choses, et l'on ne doute point que Dieu ne lui ait particulièrement donné une propriété toute Divine.

5 Lorsqu'on est en possession de cette clef, les richesses deviennent méprisables ; d'autant qu'il n'y a point de Trésor, qui puisse lui être comparé.

6 En effet de quoi servent les richesses, lorsqu'on est sujet à être affligé des infirmités humaines ? A quoi sont bons les trésors, lorsqu'on se voit terrassé par la mort ?

7 Il n'y a point de richesse qu'il ne faille abandonner, lorsque la mort se saisit de nous ;

8 Il n'en est pas de même, quand je possède cette clef ; car pour lors je vois la mort loin de moi, et je suis assuré que j'ai en mon pouvoir un secret qui m'ôte toute sorte de crainte.

9 J'ai les richesses à commandement, et je ne manque point de Trésor, la langueur fuit devant moi, et je retarde les approches de la mort, lorsque je possède la clef d'or.

10 C'est de cette clef, mon Fils, que je veux te faire mon héritier ; mais je te conjure par le nom de Dieu, et par le lieu Saint qu'il habite, de la tenir enfermée dans le cabinet de ton cœur, et sous le sceau du silence.

11 Si tu sais t'en servir, elle te comblera de bien, et lorsque tu seras vieux ou malade, elle te rajeunira, te soulagera, et te guérira :

12 Car elle a la vertu particulière de guérir toutes les maladies' et d'illustrer les métaux, et de rendre heureux ceux qui la possèdent.

13 C'est cette clef que nos Pères nous ont si fort recommandée sous le lien du serment.

14 Apprend donc à la connaître, et ne cesse point de faire du bien au pauvre, et à l'orphelin, et que c'en soit là le sceau et le véritable caractère.

15 Tous les êtres qui sont sous le Ciel divisés en espèces différentes, tirent leur origine d'un même principe, et c'est à l'air qu'ils doivent tous leur naissance, comme à leur principe commun.

16 La nourriture de chaque chose fait voir quel est son principe ; puisque ce qui soutient la vie, est cela même qui donne l'être.

17 Le poisson jouit de l'eau, et l'enfant tète sa mère : l'arbre ne produit aucun fruit lorsque son tronc n'a plus d'humidité.

18 On connaît par la vie le principe des choses, la vie des choses est l'air, et par conséquent l'air est leur principe.

19 C'est pour cela que l'air corrompt toutes choses, et comme il leur donne la vie, il la leur ôte aussi de même.

20 Les bois, le fer, les pierres prennent fin par le feu, et enfin toutes choses sont réduites en leur premier être.

21 Mais telle qu'est la cause de la corruption, telle l'est aussi de la génération.

22 Quand par diverses corruptions il arrive enfin que les créatures souffrent, soit par le temps ou par le défaut du fort, l'air leur survenant les guérit aussitôt, soit qu'elles soient imparfaites ou languissantes.

23 La terre, l'arbre, et l'herbe languissent par l'ardeur de trop de sécheresse, mais toutes choses sont réparées par la rosée de l'air.

24 Toutefois comme nulle créature ne peut être réparée et rétablie qu'en sa propre nature, l'air étant la fontaine et la source originelle de toutes choses, il en est aussi pareillement la source universelle.

25 On voit manifestement que la semence, la vie, la mort, la maladie et le remède de toutes choses sont dans l'air.

26 La nature y a mis tous ses trésors, et les y tient renfermés comme sous des portes particulières et secrètes.

27 Mais c'est posséder la clef d'or, que de savoir ouvrir ces portes, et puiser l'air de l'air.

28 Car si l'on ignore comment il faut puiser cet air, il est impossible d'acquérir ce qui guérit généralement toutes les maladies, et qui redonne la vie aux hommes,

29 Si tu désires donc chasser toutes les infirmités, il faut que tu en cherche le moyen dans la source générale.

30 La nature ne produit le semblable, que par le semblable, et il n'y a que ce qui est conforme à la nature qui peut faire du bien à la nature.

31 Apprends donc, mon Fils, à prendre l'air ; apprends à conserver la Clef de la nature.

32 Les Créatures peuvent bien connaître l'air ; mais pour prendre l'air, il faut avoir la clef de la nature.

33 C'est véritablement un secret qui passe la portée de l'esprit de l'homme, savoir tirer de l'air, l'Arcane Céleste.

34 C'est un grand secret de comprendre la vertu que la nature a imprimée aux choses. Car les natures se prennent par des natures semblables.

35 Un poisson se prend avec un poisson, un oiseau avec un oiseau, et l'air se prend avec un autre air, comme avec une douce amorce.

36 La neige et la glace sont un air que le froid a congelé, la nature leur a donné la disposition qu'il faut pour prendre l'air.

37 Mets une de ces deux choses dans un vase fermé. Prend l'air qui se congèle à l'entour pendant un temps chaud, recevant ce qui distille dans un vaisseau profond, étroit, épais, fort et net, afin que tu puisses faire comme il te plaira, ou les rayons du Soleil, ou de la Lune.

38 Lorsque tu en auras rempli un vase, bouche le bien, de peur que cette céleste étincelle, qui s'y est concentrée, ne s'envole dans l'air.

39 Emplis de cette liqueur autant de vases que tu voudras, écoute ensuite ce que tu dois en faire, et garde le silence.

40 Bâtis un fourneau, places-y un petit vase moitié plein de l'air que tu as pris, et scelle-le exactement.

41 Allume ensuite ton feu, en sorte que la plus légère partie de la fumée monte souvent en haut, et que la nature fasse ce que fait continuellement le feu central au milieu de la terre, où il agite les vapeurs de l'air, par une circulation qui ne cesse jamais.

42 Il faut que ce feu soit léger, doux et humide, semblable à celui d'un oiseau qui couve ses œufs.

43 Tu dois continuer le feu de cette sorte et l'entretenir en cet état, afin qu'il ne brûle pas, mais plutôt qu'il cuise ce fruit aérien, jusqu'à ce qu'après avoir été agité de mouvement pendant un longtems, il demeure entièrement cuit au fond du vaisseau.

44 Ajoute ensuite à cet air un nouvel air, non en grande quantité, mais autant qu'il lui en faut.

45 Fais en sorte qu'il se liquéfie doucement, qu'il se pourrisse, qu'il noircisse, qu'il durcisse, qu'il s'unisse, qu'il se fixe, et qu'il rougisse.

46 Ensuite la partie pure étant séparée de l'impure, par le moyen du feu, et par un artifice tout divin.

47 Puis tu prendras une partie pure d'air cru, que tu mêleras avec la partie pure qui a été durcie.

48 Tu auras soin que le tout se dissolve et s'unisse, qu'il devienne médiocrement noir, blanc, dur, et enfin parfaitement rouge.

49 C'est ici la fin de l'Œuvre, et tu as fait cet élixir qui produit toutes les merveilles que tu as vu.

50 Et tu possèdes par ce moyen la clef d'or, l'or potable, la médecine universelle, et un trésor inépuisable.

FIN